

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se valent au prix réduit de 4 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du Times Square Building, à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mercredi, 26 août 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Réquisitoire du Procureur Général

Général

(Suite.)

A quel ordre d'événements se rattache son acte? Bien certainement à la campagne du "Figaro". Sous l'empire de quels sentiments a-t-elle agi, est-ce de la colère, est-ce de la crainte? A mon sens, des deux à la fois.

La colère: elle était surexcitée par la campagne dont je vous dirai quelques mots tout à l'heure. La crainte: c'était, nous a-t-elle dit, celle d'une publication de lettres intimes où lui semblaient pouvoir sombrer à la fois sa réputation de femme et sa dignité de mère.

Voilà pour la colère. Voici maintenant pour la crainte: "J'étais d'ailleurs, continue-t-elle, avertie que M. Calmette, qui avait publié ces jours-ci une lettre intime de mon mari, devait continuer à en publier d'autres soi-disant adressées à moi par mon mari au temps où nous étions fiancés."

Depuis, Mme Caillaux nous a dévoilé toute sa vie. Vous savez qu'avant son mariage actuel et

avant le divorce de M. Caillaux, alors qu'elle-même était divorcée, mère de deux enfants laissés à sa garde et avait repris son nom de jeune fille — Mme Rainouard — elle était déjà l'amie et la confidente intime de celui qui devait devenir plus tard son mari; ils se voyaient souvent et ils s'écrivaient quand ils étaient séparés.

Eh bien! dans le courant de septembre 1909, Mme Caillaux lui écrivit notamment deux lettres que vous connaissez maintenant; c'étaient des lettres d'une grande passion, qui, assurément, ne contenaient rien de compromettant pour M. Caillaux au point de vue de la politique générale, mais qui, chose assurément grave à la veille des dernières élections législatives, risquaient de le compromettre dans sa circonscription même.

Dans l'une de ces lettres, la plus courte, celle datée du 8 septembre, M. Caillaux parlait de certaines obligations auxquelles doit se soumettre un député, sur un ton qui, certes, ne pouvait pas être goûté des électeurs d'un arrondissement rural:

J'ai couché à la préfecture et ma journée d'aujourd'hui samedi s'est passée au concours agricole à voir les bêtes...

Et ici une allusion à l'accent mancaou.

Je t'assigne aux jurés leur tâche... Ouf! me voilà rentré ce soir à Mamers, d'où je repartirai demain matin pour des occupations presque aussi intéressantes. Pendant toute la semaine suivante, pour ainsi dire, j'irai tous les jours au Mans, au conseil général, mais je pense revenir chaque soir à Mamers. Enfin, ce n'est pas avant mardi prochain 28 que je pourrai passer une journée à Paris. Voilà mon programme, ma petite chérie...

N'est-il pas permis de penser qu'une pareille profession de foi ne devait point produire sur l'esprit d'un assez grand nombre d'électeurs de la campagne un effet bien favorable? Dans l'autre lettre, qui est beaucoup plus importante, celle-là des 19 et 20 septembre, M. Caillaux faisait un long exposé de sa vie privée et développait des raisons qui, malgré son profond amour pour Mme Rainouard, lui interdisaient de se dégarer immédiatement des liens conjugaux qui, depuis 1906, l'unissaient à Mme Gueydan. Quelles étaient ces raisons? Des raisons électoraux. C'est ainsi qu'on y lit:

"Maintenant, ajoutais-tu, je ne croirai pas tout à fait à la plénitude de ton amour si tu n'arrives pas quelque jour à te renvoyer libre." Je te répondis: "Je t'aime et je t'aimerais." Je compte bien parvenir à reprendre ma liberté quelque jour, mais en aucun cas je ne bougerai avant les élections. C'est bien cela, ma Riri...

Et, en post-scriptum:

Ce que je veux bien mettre en lumière, c'est la nécessité pour moi de gagner le mois de mai sans esclandre, à moins qu'on ne m'y force absolument.

D'ailleurs, dans la même lettre, il dit:

La seconde chose que tu ou-

blies, c'est que ma position électorale était pour ainsi dire perdue. Il m'a été facile de m'en convaincre par des conversations, hier encore, dans mon arrondissement.

Tu observeras sans nul doute que je ne tire pas parti d'un incident précieux, que je perds du temps et enfin que je vais avoir à passer un hiver épouvantable. Tout cela est vrai, mais tout cela méconnaît non seulement ma légitime ambition politique, mais, ce qui est beaucoup plus grave, les devoirs que j'ai vis-à-vis de mon parti et de mes amis.

Je m'explique: Mon parti m'a fait ce que je suis; je lui dois, en honnête que tu me sais, de me battre pour lui l'an prochain dans la plénitude de ma force. Ce sera la dernière bataille que je livrerai au scrutin d'arrondissement...

Maintenant, tu ajoutes que je vais être diminué dans mon arrondissement, parce qu'on saura les incidents qui sont survenus. Je puis te garantir que personne n'est au courant de façon précise...

C'était là, messieurs, évidemment, une chose, comme je vous le disais tout à l'heure, d'une portée nulle au point de vue de la politique générale, mais intéressante, cependant, pour un adversaire politique, en ce sens que, à la veille des élections de 1914, il pouvait être très dangereux pour M. Caillaux qui, quatre ans auparavant, n'avait été élu qu'à une très faible, qu'à une infime majorité, de faire voir aux électeurs la façon dont lui-même envisageait sa situation électorale en 1910. C'était la pointe légère, mais acérée, qui risquait de l'atteindre sur son propre terrain et d'abattre d'autant plus facilement le ministre que l'un commençait par assurer l'échec du député.

Et, des derniers extraits mêmes dont je viens de vous donner la lecture, ne vous a-t-il pas semblé qu'il était matériellement impossible de faire une citation quelconque qui pût être exempte d'allusions d'ordre sentimental? Les passages intéressants, à mon sens, ne forment qu'un tout indivisible; unissant le point de vue électoral au point de vue intime, de telle façon qu'on ne pouvait en détacher quoi que ce soit sans divulguer en même temps toute l'étendue des relations qui alors existaient entre M. Caillaux et Mme Rainouard.

Or, il arriva que ces lettres tombèrent un jour, ou plutôt, si je ne me trompe, une nuit, entre les mains de la femme de M. Caillaux, Mme Gueydan. En effet, M. Caillaux se les était fait renvoyer dans la Sarthe, où il était appelé à une session du Conseil général; il se les était fait renvoyer par Mme Rainouard et il les avait enfermées dans un tiroir de son bureau. Mais, la nuit, le bureau avait été ouvert et les lettres étaient passées en la possession de Mme Gueydan.

Ce fut, aux yeux du moins de M. Caillaux et de Mme Rainouard, une véritable catastrophe, par les menaces du scandale que leur publication pourrait susciter, la veille, ou au cours d'un divorce entre M. Caillaux et Mme Gueydan, scandale qui rejallirait nécessairement sur Mme Rainouard. Et M. Caillaux le sentait si bien que, dans une lettre du 25 septembre 1909, qui exprime pourtant la plus ardente

HYDRO-THER-MASS

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'un bain ordinaire. Traitement de deux heures. Demos, de 8 à midi; massages de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manucure. Dorois \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25c pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

passion, il va, après avoir exposé les circonstances de la soustraction, proposer à Mme Rainouard une rupture qu'il considérait comme le seul moyen de la préserver du scandale et de sauvegarder sa réputation. Voici ce qu'alors il lui écrivait:

Que veut-on faire de ces lettres? pas s'en servir pour demander le divorce! On veut au contraire s'en servir pour empêcher de demander le divorce; et il est certain qu'on me tient bien de cette façon, d'après ce que m'a dit Th. On veut peut-être aussi s'en servir pour te perdre en contant à qui voudra l'entendre quels sont nos relations.

Que puis-je faire! Je ne veux pas lier la vie à celle d'un homme qui est enchaîné peut-être pour toujours; je ne veux pas davantage, je veux encore moins l'exposer à un scandale. Je me dois donc à moi-même de payer cruellement ma faute, mon inexplicable légèreté en te rendant la liberté. Tu es jeune, tu peux oublier, refaire ta vie; surtout, avant tout, par-dessus tout, je ne veux pas que, par moi et pour moi, tu souffres dans ta réputation, dans ton honneur, et, je le répète, je n'ai d'autre moyen de préserver la réputation et ton honneur que de m'effacer de ta vie.

(A Suivre.)

La guerre voulue

L'Autriche aura sa guerre — cette guerre qu'elle cherche incessamment depuis plusieurs années, — et peut être d'autres conflits. L'Autriche, — qui avait paru se contenter de l'agrandissement territorial que lui a procuré l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine et de la satisfaction que lui donnait la constitution nouvelle Albanie, — l'Autriche veut autre chose, beaucoup plus. L'Autriche veut s'accroître encore et prend la Serbie. La malheureuse Autriche, — composée de peuples divers dont elle a fait un grand empire sans pouvoir les fondre dans une grande nation, — veut ajouter encore d'autres Serbes à ceux qu'elle possède déjà! Après la Serbie, elle voudra prendre l'Albanie; — malheureuse Autriche! L'Autriche veut dans la guerre. Elle l'a préparée à l'Allemagne, méthodiquement et avec toute la dissimulation d'un Bismarck. On copie beaucoup Bismarck à Vienne. Il y a pas cinq jours, le comte Berchtold déclarait à l'ambassadeur français que la note autrichienne "serait très conciliante". On répétait cet avis partout. Le document parut. Il est le plus dur et le plus brutal qui soit sorti depuis longtemps d'une chancellerie diplomatique. Les journaux officiels de Berlin reconnaissent sans difficulté qu'il est "violent". Jusqu'à la dernière minute, on a tenu à tromper la France sur les intentions qu'on avait arrêtées

et qui allaient être signifiées au moment précis où la France est désemparée. Ces circonstances, ne sont ni conciliantes, ni amicales.

Pendant que l'on parlait de conciliation à l'ambassadeur français, on se concertait avec l'Allemagne pour obtenir d'elle qu'elle portât sans délai à Paris ses menaces coutumières. L'ambassadeur allemand fit tellement diligence qu'on ne sait pas au juste s'il n'entra point au ministère des affaires étrangères avant l'ambassadeur autrichien lui-même. La note allemande, dont le texte combiné a été lu, contient la menace la plus catégorique. On doit être pleinement satisfait à Vienne. C'est vraiment une plaisanterie du plus mauvais goût que de venir nous dire aujourd'hui qu'on ne savait rien à Berlin et que rien n'a été concerté. On est d'accord comme au temps d'Agadir. On ne peut pas ne pas l'être, puisqu'on est allié. Si l'on agissait sans accords préalables dans des circonstances aussi graves, on se tromperait vraiment trop mutuellement.

Si la guerre n'est pas déclarée, elle est imminente. Il ne faut point se faire d'illusions. L'Autriche a préparé la guerre de longue main, cette guerre que tant d'organes austro-hongrois demandaient pendant la première guerre balkanique, puis pendant la deuxième. L'attentat de Séréjévo n'avait pas eu lieu alors. On réclamait pourtant la guerre, dès cette époque, avec la même véhémence qu'aujourd'hui. On dénonçait le slavisme, comme aujourd'hui. Dans les journaux, dans les réunions, de toutes parts, on voulait obliger la Serbie à subir des conditions plus que identiques à celles d'aujourd'hui. Le sinistre attentat de Séréjévo n'est qu'un prétexte. On ne se console pas à Vienne et à Budapest de l'influence perdue diplomatiquement dans les Balkans. On veut la reconquérir, les armes à la main.

L'Autriche ne peut pas douter que son entrée en campagne sera le signal d'une conflagration générale. Elle ne s'arrête plus devant aucune considération. Il n'est même pas certain que l'intervention du Pape lui-même puisse réussir à préserver la paix. Cependant, s'il est un Souverain au monde qui pourrait accepter en pleine confiance la médiation ou l'arbitrage du Souverain-Pontife, c'est bien l'empereur d'Autriche. Mais cette affaire est menée maintenant avec tant de précipitation, qu'il semble qu'on ne veuille écouter "rien ni personne". On dit à Vienne: c'est une affaire personnelle entre l'Autriche et la Serbie. Alors pourquoi a-t-on fait appel à l'Europe pour régler la question d'Orient et pourquoi a-t-on exigé l'intervention de l'Europe en Albanie? On veut la guerre, après s'être assuré le puissant concours de la formidable Allemagne — contre la France. Nous sommes prévenus par l'ambassadeur allemand. Il serait puéril de ne pas voir les réalités. — A. B.



WEAR THE ROBERT... 205-207 rue Canal... Phone Main 4870

Aux Electeurs Democratres Premier District Congressionel

Nous portons à la connaissance des électeurs, que la circulaire qui a été lancée en faveur du juge Richard B. Otero en date du 21 août 1914, a été faite dans un but d'induire en erreur.

Le Gen. Albert Estopinal a sans contredit l'appui incontestable de l'Organization Democratique Régulière, aussi bien que l'appui de la plupart des membres de la "Good Government League," et nous prevenons tous les capitaines de precinct et autres de se tenir en garde contre la dite circulaire, qui n'est qu'une invention pure et simple.

ESTOPINAL CAMPAIGN COMMITTEE.

Au Jour le Jour

L'EXAMINITE.

Les Débats: Chaque âge a ses plaisirs, chaque saison ses maladies. L'examinite est une affection essentiellement aigüe qui ne s'attaque qu'à la jeunesse et sévit surtout en juillet. Elle régnait alors à l'état endémique dans les couloirs des Facultés, Ecoles et hôpitaux. On aurait tort de croire, dit la "Revue moderne de médecine", que les candidats ignorants en sont le plus atteints. Ceux-ci, au contraire, y échappent souvent. Une prévision nette du résultat de l'épreuve leur inspire un sang-froid, une philosophie qui augmentent leurs chances de demeurer indemnes, tandis que de bons élèves, parfaitement préparés, s'affolent se précipitent au-devant de la maladie.

Parmi les causes prédisposantes, on indique la timidité ou du moins ce qu'on appelle ainsi, car elle est de deux sortes: c'est tantôt la paresse d'un esprit qui ne se donne pas la peine d'hâbler correctement sa pensée, tantôt une modestie extrême qui fait qu'on se laisse impressionner par la notoriété de l'examinateur, par sa physionomie insidieuse ou bourru. Il y a aussi le nervosisme; le docteur Guidoni a connu un garçon de grande intelligence qui perdait la mémoire quand le temps était à l'orage. Il y a surtout l'auto-suggestion; certains sujets, trop imaginatifs, se représentent si vivement les suites d'un échec, la désolation de la famille, le sourire des indifférents, la perte des vacances, qu'ils s'ôtent par peur tous leurs moyens. Enfin l'examinite est souvent contagieuse. Certains sujets s'infectent au contact de leur entourage qui n'aurait pas senti la plus légère atteinte si les camarades étaient restés sains.

Pâleur de la face, brusquerie des gestes, bégaiement, tels sont en général les premiers symptômes, accompagnés parfois de troubles intestinaux. Les malades ont une sympathie soudaine pour tous les gens qui passent; ils tendent une main molle aux amis, une oreille docile aux conseils de l'appareur, un pourboire au concierge. Les uns voudraient changer de métier, ils envient le balayeur des rues. D'autres appellent un cataclysme qui anéantirait la Sarbonne; d'autres, plus modérés, se contenteraient d'apprendre la mort subite du plus sévère des jurés.

Le Messager de Sao Paulo: Encore quelques perles: — Six jours d'arrêts de chambre au capital S... étant de planton à la cuisine, avoir beurré sa tartine avec de la melle. — Quatre jour de salle de police au soldat C... avoir craché sur la tête de son capitaine qui passait par la fenêtre. — Huit jours d'arrêts simples: avoir déposé dans sa gamelle ce qu'un chat recouvrait.

— Quinze jours de salle de police au soldat Maurice X... avoir gaulé comme un âne en imitant la voix du colonel.

— Quatre jours d'arrêts de chambre au sergent de semaine: avoir fait laver le corridor, malgré la défense du capitaine en pierre bleue. — Huit jours de prison au sergent B... étant de garde au quartier, avoir monté le cheval du major et brutalement maltraité ce noble animal.

LA LITTÉRATURE DANS L'ARMÉE.

— Huit jours d'arrêts de chambre au sergent de semaine: avoir fait laver le corridor, malgré la défense du capitaine en pierre bleue.

— Huit jours de prison au sergent B... étant de garde au quartier, avoir monté le cheval du major et brutalement maltraité ce noble animal.

— Huit jours de prison au sergent B... étant de garde au quartier, avoir monté le cheval du major et brutalement maltraité ce noble animal.

— Huit jours de prison au sergent B... étant de garde au quartier, avoir monté le cheval du major et brutalement maltraité ce noble animal.

Tribunal correctionnel

L'Union:

Le président d'un ton sévère: — Accusé, vous reconnaissez avoir soustrait au plaignant plusieurs boîtes de foin. Qui vous a poussé à commettre ce délit? — La faim, mon président.

Fouilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 11 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE

PRINCE DIMITRI GALITZINE

(Suite)

Elle voulait penser, et ne le pouvait. Elle ne surmonterait pas du premier coup le chagrin que lui causait une injure aussi grave. Il lui semblait que tout était changé autour d'elle, depuis qu'avaient retenti les méchantes paroles de Serge, depuis qu'elle avait vu le mauvais sourire qui lui défigurait le visage. Elle, Varia, voulait, un instant auparavant, se jeter à son cou, le caresser, l'embrasser sans fin, le bon le cher; oublier et lui faire oublier leur horrible stupidité... Et voilà qu'il la repoussait, l'éloignait grossièrement de lui...

Tout, tout était changé. Il lui semblait que les choses n'étaient plus les mêmes dans sa chambre, qu'elles étaient tout autres; tout portait le sceau d'un chagrin profond et subtil. — Pourquoi donc, Dieu de miséricorde, pourquoi donc? Est-ce que je suis coupable de quoi que ce soit envers lui? Est-ce que je ne l'aime pas, et lui seul, de tout mon

coeur? Ai-je jamais fait allusion au mariage?... Et tout à coup... Oui, oui, je croyais qu'il m'épouserait. J'en étais certaine, mais ne le disais à personne... Il me semblait qu'il n'en pouvait être autrement... Simplement, c'est impossible... Oui... Et lui, il m'injurie, il me bat, il m'insulte, il me méprise... Il rit de moi... Mon Dieu! Mieux vaut la mort que ses sarcasmes! Il croit que je suis amoureuse d'Alexandre Jacovlevitch... L'autre ne m'aurait pas tourmenté ainsi...

Il se faisait sombre. Le crépuscule enveloppait la chambre. La peine augmentait chez Varia. La douleur au cœur, purement physique, devenait insupportable. Elle se leva et s'approcha de la fenêtre.

La Serguievkaïa était déserte. Point de piétons. Seuls de sombres équipages passaient de rares intervalles. Par-ci par-là, aux fenêtres, se voyaient sous les stores des filets de lumière. Dans l'air tout était silencieux. Un brouillard de mars flottait dans lequel rougeoyait la flamme des becs de gaz se reflétant en points clairs dans les flaques d'eau.

Tout était sans vie... noir... laid... Varia leva les yeux. Le ciel était obscur comme une voûte de prison; sans étoiles, sans lune. On n'entendait aucun bruit. Dans ce silence, dans cette absence de vie, son chagrin lui parut plus grand, comme s'il se reflétait sur tout, opprimait tout de son poids...

Depuis ce jour, Varia en arriva, elle aussi à cette conviction qu'entre elle et Serge c'était fini, qu'ils ne pourraient plus tomber d'accord. Pour se réconcilier avec lui, il aurait fallu qu'elle fit le premier pas, ce qui équivalait à s'exposer à des railleries insultantes ou à une indifférence complète.

De plus, la souffrance chassait l'amour de son cœur. Elle ne pourrait plus aimer Serge comme avant; et l'amour, quand il commence à diminuer, perd chaque jour de sa force; il faisait place à un chagrin, à une tristesse continuelle. Varia se sentait comme un enfant qu'on aurait puni, avide qu'on le plaigne et qu'on lui dise qu'il a été vraiment puni avec injustice. Elle recherchait les caresses et l'amitié de tous, et était prête à pleurer quand Nadia et Génia l'embrassaient.

Celles-ci remarquèrent ce changement en elle. — Qu'as-tu donc? demanda Nadia; tu es tout autre chose qu'avant. Pourquoi? — Varia faisait l'étonnée. — Non, je suis comme toujours. — Cela n'est pas vrai... — Je t'assure, c'est simplement des pensées tristes qui vous viennent en tête. Je suppose que cela t'arrive aussi.

— Oh! oui, soupira Nadia d'un air connu, cela arrive... fréquemment. — Souvent elle réfléchissait: quand donc enfin l'épouserait-on? Les prétendus ne paraissent pas. On aurait dit que tous ces officiers et camarades de Serge, qui venaient chez ses parents s'étaient entendus pour ne pas lui faire la cour sérieusement et pour ne lui dire que des bagatelles... On entourait beaucoup plus Génia, dont la vivacité plaisait.

Génia essaya, elle aussi, de confesser Varia. — Ecoute, lui dit-elle, je comprends, tu es certainement amoureuse. Et ne nie pas; comme si je ne le voyais pas! Pourquoi dissimuler? Je ne te cacherais pas que moi j'ai été amoureuse une quinzaine de fois. La première fois je m'épris du prince Tokensky, il est si beau; mais cela n'a pas duré longtemps... Voilà, j'avais alors douze ans. Puis, je me suis

amourachée de Chastikoff, de Moundirog, et même de Tcharigine. Oui, oui! Il est si long, et si bon, et si aimable... D'ailleurs il y a longtemps de cela, l'année passée. Cela a commencé le soir où il m'apporta une grande boîte de bonbons... J'étais alors tellement emballée que j'ai fait part à miss Lill de mon amour... Mais, ensuite, lorsque j'eus mangé tous les bonbons...

C'était amusant de l'écouter; Varia l'embrassa en lui faisant cette remarque: "Tu as toujours été une étourdie." — Non, ne dit pas cela. Sais-tu qui me plaît maintenant? — Qui? — Gustalli. Cela t'étonne? Tu trouves peut-être qu'il ne faut pas faire attention à lui parce qu'il n'est pas un parti pour nous? Il n'y a que Nadia qui raisonne ainsi. Ce n'est pas pour rien que Serge l'appelle "Espérance de se marier." Moi, voilà, je ne presse nullement. Cela doit être triste, une fois qu'on est mariée. Tu le trouves aussi? — Je ne sais pas. Je ne me prépare à épouser personne. Qui donc voudrait de moi? — Oui, tu te tiens toujours à part. Les invitations ne te viennent presque pas, mais je suis sûre que Serge t'épousera. — Varia tressaillit. — Naïe pas peur, sourit Génia, je ne le dirai à personne. Je l'ai remarqué encore l'année dernière, que vous vous regardiez très tendrement. A présent, il a l'air de te bouder. Il est insupportable. Je n'aurais choisi pour rien au monde un mari pareil, qui boude constamment, se fâche, se querelle... M. Gustalli est tout à fait d'un autre genre; voilà pourquoi Serge ne l'aime pas. As-tu remarqué qu'Alexandre Jacovlevitch est toujours aimable avec tous, qu'il a des yeux si bons si doux,

et de si belles manières? Tu ne trouves pas? Et toi, je crois que tu lui as fait impression. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas jalouse, et je sais que tu ne veux même pas le regarder. De pareilles conversation bouleversaient Varia davantage. Son amour-propre souffrait à la pensée que ceux qui l'entouraient remarquaient ses relations avec Serge. Elle était très ennuyée de ce que peut-être on les croyait, pour ainsi dire, promis tacitement et futurs époux. Elle rougissait, réfléchissait à l'étonnement de tous quand on saurait que leur mariage n'aurait pas lieu. On voudrait en chercher la raison et Serge répondra à tous: "Elle voulait se marier avec moi et disait que c'était décidé; mais je n'ai pas voulu, j'ai refusé."

— Oui, il est capable de le dire, il ne s'arrêtera devant rien. De lui on peut tout attendre, tant il manque de cœur. Ce que dit Génia est vrai, on n'entend de lui aucune parole affectueuse. Est-il possible qu'ils soient tous ainsi? Non, pas tous...

Elle se rappelait les regards affectueux et bons du ténor. D'abord, elle ne lui prêtait aucune attention, parce que Serge en disait du mal. Mais Serge en disait de tout le monde sans exception, et Alexandre Jacovlevitch est probablement un excellent homme.

— Il faut être aimable avec lui, pensa Varia; il est bon, et peut-être un véritable ami; et qui donc doit faire cas des amis si ce n'est moi insultée injustement...

Serge cessa complètement de parler à Varia, et, peu à peu, ne pensa plus à elle. Elle ne l'attrait plus, surtout depuis le jour où elle était devenue constamment triste et pensive. Il était passé le temps où le sourire de Varia lui donnait de la joie pour toute une journée. Maintenant il ne se serait plus contenté

de de si belles manières? Tu ne trouves pas? Et toi, je crois que tu lui as fait impression. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas jalouse, et je sais que tu ne veux même pas le regarder. De pareilles conversation bouleversaient Varia davantage. Son amour-propre souffrait à la pensée que ceux qui l'entouraient remarquaient ses relations avec Serge. Elle était très ennuyée de ce que peut-être on les croyait, pour ainsi dire, promis tacitement et futurs époux. Elle rougissait, réfléchissait à l'étonnement de tous quand on saurait que leur mariage n'aurait pas lieu. On voudrait en chercher la raison et Serge répondra à tous: "Elle voulait se marier avec moi et disait que c'était décidé; mais je n'ai pas voulu, j'ai refusé."

— Oui, il est capable de le dire, il ne s'arrêtera devant rien. De lui on peut tout attendre, tant il manque de cœur. Ce que dit Génia est vrai, on n'entend de lui aucune parole affectueuse. Est-il possible qu'ils soient tous ainsi? Non, pas tous...

Elle se rappelait les regards affectueux et bons du ténor. D'abord, elle ne lui prêtait aucune attention, parce que Serge en disait du mal. Mais Serge en disait de tout le monde sans exception, et Alexandre Jacovlevitch est probablement un excellent homme.

— Il faut être aimable avec lui, pensa Varia; il est bon, et peut-être un véritable ami; et qui donc doit faire cas des amis si ce n'est moi insultée injustement...

Serge cessa complètement de parler à Varia, et, peu à peu, ne pensa plus à elle. Elle ne l'attrait plus, surtout depuis le jour où elle était devenue constamment triste et pensive. Il était passé le temps où le sourire de Varia lui donnait de la joie pour toute une journée. Maintenant il ne se serait plus contenté